

La Chandeleur, moitié de l'hiver

La Chandeleur est derrière nous.

Une grand-mère de Palézieux-Village disait : Si l'ours montre sa griffe au soleil ce jour-là, l'hiver va durer encore quarante jours !

Il faut savoir que c'était vrai par ce plat Palézieux avec la Broye, la Mionne, la Borde, là où il fait froid longtemps.

Il y a des quantités de ditons sur la Chandeleur. En voici quelques-uns :

Pour le paysan :

- A la Chandeleur, il devrait rester la moitié de ton foin à la grange.
- Quand le soleil brille à la Chandeleur, il se cache après pour sept semaines.
- Si le jour de la Chandeleur, le soleil brille déjà en se levant, il y aura des noix au pied des noyers.

Fête des chandelles, fête de la présentation de Jésus-Christ au Temple pour la purification de la Vierge Marie, le deux février. C'est la loi de Moïse qui prêchait cette purification. Toutes les femmes qui avaient accouché étaient tenues pour « impures » pendant quarante jours si elles avaient mis au monde un garçon et huitante jours pour une fille... Tout devait être recta, mais on sait assez que tout est changé le jour de la venue au monde d'un Enfant.

La Chandeleur est bien derrière nous. Mais il ne faut pas oublier ce que nos anciens ont dit :

- Si le soleil guigne et brille à la Chandeleur, pour sûr vous aurez encore un hiver.
- Il vous faut garder votre foin, vous en aurez encore besoin.
- Rosée à la Chandeleur, hiver à la dernière heure !
- Chandeleur verdie, Pâques enneigée !

Ecoutez la leçon des ditons !

Marie-Louise Goumaz

(D'après un article de Daniel Chevalley dans le Courrier)

Quelle différence y a-t-il entre un enfant de cinq ans, intelligent et curieux de tout, et un dadais de dix-neuf ans sans éclat ?

- *Quinze années de système d'éducation anglaise.*

Bertrand Russell

Les échalas de la Biolâire

Pierre Ruettaz était fier de sa vigne de la Biolâire et il y avait de quoi. Une vigne que lorsqu'il l'avait héritée de son oncle Moïse était une vieille carcasse de vigne, la moitié des souches étaient sèches et le reste cassé et aux trois-quarts foutu. Alors, Ruettaz avait arraché cette vigne et l'avait replantée en plans américains et toute "échalassée" à neuf, il n'avait pas ménagé fumier, sondage, fossage, nivelage et tout le tremblement. Et depuis ce temps-là, tous les ans, Ruettaz mettait encore trois, quatre paquets d'échalas neufs pour que sa Biolâire soit bien en ordre. Mais il y avait quelque chose qui engringait

l'ami Ruettaz, c'était que plus il mettait d'échalas à sa vigne, plus il en manquait et Pierre jurait comme un pattier après le voleur, le coquin, la canaille, le chancre de crouille gueux qui lui volait ses échalas. Mais rien n'y faisait et Pierre avait beau jurer et tempêter, ça n'empêchait pas les échalas de la Biolâire de foutre le camp de plus belle et pas moyen de savoir où ils passaient. Le voleur qui était un tout fin finaud ne prenait pas les échalas neufs : Ruettaz les aurait reconnus du premier coup, mais il volait ceux qui avaient déjà passé un an ou deux dans la vigne.

À gauche et un peu en dessous de la Biolâire, il y avait une vigne de rouge qui était à un certain Crebiet et ce Crebiet ne mettait jamais un échalas neuf à sa vigne qui était pourtant bien dotée de beaux et bons échalas de cinq pieds de haut. Pierre Ruettaz avait fini par remarquer ce procédé et par se méfier de quelque chose et se dit un beau jour : Attends seulement, chancre de Crebiet du diable, je veux te régler ton compte !

Une nuit, vers les dix heures, mon Ruettaz empoigne une puissante baguette d'épine noire qui avait au moins dix pieds de haut et quatre pieds d'épaisseur et il va se cacher derrière la haie de la Biolâire ; il n'y avait pas dix minutes qu'il était caché que voilà le Crebiet qui rapplique par le chemin d'en bas ; il s'enfile dans la vigne à Ruettaz et se dépêche de ramasser une puissante charge des plus beaux échalas. Mais, au moment qu'il a voulu passer par le trou de la haie, Pierre Ruettaz lui a foutu une puissante dégelée avec son chaton que mon Crebiet a dû faire le mort sans quoi, le diable me brûle, Ruettaz l'aurait achevé.

Crebiet fut bel et bien six semaines sans ressortir de chez lui, il avait été tellement malade qu'il avait fallu appeler le médecin et la sage-femme.

Et voici comment Crebiet a été puni pour ce qu'il avait volé. Si on pouvait toujours attraper les voleurs comme ça, il n'y aurait pas autant besoin de prisons et de maisons d'arrêt.

Pierre-Abram Redzipet C.V. du 11 novembre 1922

(Nous ne savons pas qui se cachait derrière ce Pierre-Abram Redzipet. Sûrement que ce n'était pas son vrai nom.)

Le 15 septembre 2008, Madeleine Porchet nous a quittés. Pour l'avis de 24 Heures elle avait elle-même préparé un verset en patois, la première strophe du psaume 1 :

*« Bienheureux l'homme qui ne marche pas
selon le conseil des méchants,
qui ne va pas par les chemins des mauvaises gens
et qui ne va pas s'asseoir avec les moqueurs. »*

Une femme courageuse. Madeleine Porchet

Elle aurait eu ses nonante et un ans au prochain printemps, mais, elle est partie sans bruit pour ce pays d'autre part où nous sommes tous attendus. Madeleine Porchet était une femme intelligente et son père l'avait envoyée à l'Ecole Normale pour être institutrice. Madeleine avait des yeux bleus. Elle a rencontré par le Jorat un gentil gars aux yeux bleus et... ils se sont mariés. Ce gars était maréchal. Il y en avait déjà bien quelques-uns, un presque dans tous les villages et ils avaient assez de clients parce que les paysans avaient encore des chevaux pour les travaux de la terre. Pour les jeunes maréchaux, ce n'était pas facile de gagner son pain. Les deux jeunes mariés ont donc repris la poste de Corcelles-le-Jorat. Ils se partageaient le travail à la poste et, à chacun sa tournée. Madeleine allait en haut de la commune sur sa « motosacoche » qui épouvantait la volaille pour livrer la Feuille, les paquets, les lettres, les messages, les courriers qui apportent joie et tristesse dans les maisons. Mais il n'y en avait pas autant qu'aujourd'hui ! Madeleine avait toujours un sourire, des bonnes intentions à donner sur son passage. Elle faisait les commissions pour une personne âgée qui habitait seule dans une maison foraine, elle apportait des remèdes aux malades. Tout le monde aimait bien la voir arriver.

A la maison, elle soignait ses poules, ses lapins, ses chats, son chien, son jardin toujours rempli de beaux légumes et de fleurs. Et puis, elle a élevé et éduqué deux garçons. Il y avait toujours des gens qui défilaient dans sa grande cuisine pendant toute la journée. Autour de la table, on parlait, on racontait les nouveaux tout en buvant un café et, quand son mari, l'André, était là, il ouvrait une bouteille de Corcelles.

C'est après la Fête des Patoisants à Mézières en 1977 que Madame Porchet s'est « acoquillée » avec les Patoisants de l'Amicale de Savigny-Forêt et environs. Elle s'est tout de suite mise à disposition. Elle a été nommée caissière, comme d'habitude, son mari a prêté la main partout où c'était nécessaire. Et puis, quand il s'est agi de faire un dictionnaire pour le patois vaudois, Madeleine n'a pas tiré au renard. Elle prenait soin des fiches des mots de manière parfaite, bien en ordre, dans des cartons à souliers ! Madeleine a aussi fondé, avec des amis, l'association « Jorat, souviens-toi ! » et elle s'est démenée comme un diable pour que tout marche au piccolo. Mais, le malheur est arrivé : elle a perdu son André, et puis un de ses fils et, depuis lors, elle s'est enfermée dans un autre monde, à elle.

M.L. Goumaz

Pensées

A force de répéter aux Allemands qu'ils étaient une race de seigneurs, l'Adolphe Hitler a réussi à en faire un peuple d'esclaves.

(Traduit du français, mais il n'y a pas de nom)

Il n'y a rien de plus malsain pour un pays que des gens retors qui se font passer pour intelligents.

Francis Bacon

Le domestique (dernier épisode)

Le jour de la foire était aussi un jour important pour le Luc. Tous les mois (le premier mercredi de chaque mois), il allait à la foire d'Oron avec le Fanfoué. Il fallait bien vendre des bêtes de temps en temps ou bien en acheter une. Cette fois-là, on avait emprunté le char à bétail de la commune (la guimbarde comme ils disent) pour mener à la foire une belle génisse qui devait rapporter quelque argent. Oh, bien sûr, le Luc avait un peu de chagrin de voir partir cette gentille bête ; il l'avait élevée et soignée au piccolo, on pourrait même dire avec amour. Mais il fallait bien accepter, l'étable étant complète ; par la même occasion, il fallait acheter une truie portante pour avoir des nouveaux porcelets à engraisser. Si on veut avoir de la saucisse et des saucissons pour Noël ou pour le Nouvel-An, il faudra bien faire venir le boucher de campagne ; les autres petits seront vendus au charcutier.

Les affaires ont bien marché à la foire, ce jour-là ; la génisse s'est vendue un bon prix et le Fanfoué a pu acheter sa truie. Pendant que le Fanfoué allait faire quelques commissions pour sa Trudi, le Luc a chargé la truie dans la guimbarde avec le marchand de bétail, puis il s'est promené parmi les étalages de la foire. Il s'arrête vers un marchand de bétail, un Juif qui s'appelait Lévy. Celui-ci crie au Luc : « Achète-moi cette belle bête, elle donne 20 litres de lait par traite ». Le malin de Luc lui répond : « Dans une feuille de chou » ! Le maquignon qui avait la langue bien pendue lui fait une réponse ric- rac : « Dans ta casquette » ! Le Luc a rigolé, puis il est parti plus loin vers un marchand de pattes pour s'acheter des salopettes et un chapeau. Un peu plus loin, chez un cordonnier qu'on appelle caque-pède, il s'est acheté une paire de nouveaux souliers. Et puis, après, il a retrouvé le Fanfoué à l'Hôtel de ville pour dîner. Ils ont bu quelques demis avec d'autres paysans, et puis ils ont pris le chemin du retour. Arrivés à la maison, ils ont voulu décharger la truie de la guimbarde ; mais quelle surprise ! Point de truie : où a-t-elle passé ? La Trudi, qui n'élevait pas souvent la voix, leur a servi un sermon du diable ! Le Luc, surtout, était tout penaud parce que c'était lui qui avait chargé la truie avec le marchand sur le char à bétail. Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? Tout simplement, la porte de la guimbarde était mal fermée et la truie, avec son groin, avait pu la pousser et de là sauter à bas du char. Que fallait-il faire ? Ils ont d'abord appelé les gendarmes, car si la bête se promenait sur les chemins, ça pourrait causer un

accident. Et puis les deux hommes sont retournés à Oron et ils ont retrouvé la truie dans le jardin de l'éleveur, où elle se régalaient gentiment de belles salades pommées. Quelque temps après, la truie a fait dix petits. Le Luc a surnommé cette truie « la Guimbardeuse » et les petits cochons « les Guimbardons ».

L'Abbaye

Pour le Luc, l'Abbaye c'était un grand jour. Vous rappelez-vous, le Luc c'était une fine gâchette étant donné qu'il avait reçu les galons de bon tireur au militaire ; et puis il était bien entraîné en allant à la chasse et au braconnage ; bons yeux et point de grulette.

Donc le dimanche de l'Abbaye, c'était son jour de congé. Point de gouvernement, point de traite, point de laiterie ; il avait congé, un point c'est tout. Il ne fallait pas le contrarier, déjà le jour d'avant, vers le soir, il préparait son fusil ; ce n'était pas un bâton-bornu, mais un bon fusil d'ordonnance ; il le nettoyait au piccolo, sans oublier de le dégraisser. Et puis, le dimanche, dans la matinée, il allait de bonne heure au tir ; il regardait d'où venait le vent, si le soleil ne brillait pas trop sur les cibles, et puis il attendait le bon moment pour tirer. Vous vous rappelez que le Luc avait acheté un chapeau et des souliers neufs à la foire ; il pensait déjà à l'abbaye. Il s'est habillé comme s'il allait à noce. Il était en forme comme on dit ; avant midi, il avait déjà fait une quantité de cartons ; il avait même fait deux coups de cent à la cible « bonheur ». A la cible « société », c'était aussi bien allé. Pour finir, le diable me brûle si le Luc n'était pas bel et bien le roi de l'abbaye ! Il avait reçu une couronne de laurier, et puis une belle channe comme premier prix à la cible « bonheur ». Il était devenu tout rouge de plaisir quand une demoiselle d'honneur lui avait donné un baiser sur les deux joues.

L'après-midi, avant le soir, il y a eu le cortège. Le Luc était tout devant, derrière la musique et le porte-drapeau, entre deux jolies demoiselles d'honneur. Il n'était pas peu fier – aussi fier qu'un pou sur un molan- avec sa couronne sur son nouveau chapeau et sa channe à la main. Il avait encore mis une belle rose à son fusil. Il était tellement content qu'il ne sentait plus ses cors aux pieds dans ses souliers neufs. Après lui venaient les autorités : le préfet, les membres de la municipalité, le pasteur et le capitaine Fanfoué qui était abbé-président de l'abbaye, et puis tous les tireurs.

Le cortège a traversé le village pour finir au battoir qui servait de « cantine » pour le banquet. Et puis il y a eu la partie officielle avec les discours. Tout d'abord le pasteur a porté un « toast à la patrie », après le discours de l'abbé-président, celui du syndic et pour finir celui du préfet. Le Luc avait déjà bien bu quelques verres et il commençait à être sur Soleure, il a voulu aussi faire son discours. Il est monté péniblement les marches de la tribune et le voilà qui commence son discours : « Mes chers amis, en ce beau jour, il me faut... » (il ne peut pas aller plus loin). Il recommence : « Mes chers amis, en ce beau jour, il me faut... » (impossible de continuer). Il répète : « ... il me faut... il me faut... » Alors, le syndic lui souffle : « Luc, il te faut descendre ! »

La vieillesse

Les années ont passé ; le Luc est venu sur l'âge. Bien sûr, le Fanfoué a vieilli aussi ; il a remis son domaine à son fils et il peut se consacrer entièrement à sa commune (il faut dire que, comme son père, il est devenu syndic à son tour). Quant au Luc, on lui a laissé sa petite chambre dans les combles. Comme il donne des petits coups de main par-ci, par-là, il est logé, blanchi et nourri sans devoir payer de pension. Il est donc bienheureux avec son AVS au milieu de cette grande famille qui est aussi la sienne.

Il s'est acheté un vélomoteur ; ainsi, il peut aller jusqu'au village rejoindre les amis qui sont comme lui à la retraite et sans mettre à l'épreuve ses vieilles jambes. De temps en temps il fait une partie de cartes avec eux. Mais son plus grand plaisir c'est d'être dans la nature : retourner les carreaux du jardin pour soulager la Trudi, qui a aussi pris de l'âge. Le Luc ne va plus tellement travailler aux champs, car avec tous ces outils mécaniques, ils n'ont plus besoin de ses bras. De temps en temps, il coupe du bois pour la cuisine ou pour les fourneaux des chambres ; il va aux champignons ou bien il fait le taupier ; il y a assez à faire pour attraper toutes ces sales derbons qui ravagent les plantages. Et la chasse, me direz-

vous ? Oh, bien sûr, il a toujours sa lubie pour le braconnage ; mais il ne peut plus trotter comme avant dans les bois pour se veiller les bêtes sauvages.

Quelque chose qu'il n'a pas abandonné, c'est d'aller à la foire d'Oron, tous les premiers mercredis du mois ; il y va avec le fils à Fanfoué. Il aime bien se promener parmi les étalages, parler en connaisseur avec les paysans ou les marchands qui vendent du bétail. Il ne rentre jamais à la maison sans acheter quelques friandises pour les petits. Ce sont les enfants de la nouvelle génération ; Fanfoué et la Trudi sont grand-père et grand-mère, mais au Luc, ils disent « oncle Luc ». Il est tout heureux de cette marque d'affection.

Il arrive aussi au Luc de descendre en ville. Il y va avec son vélomoteur pour ne pas avoir à payer le billet du train ou du bus. Il va au cinéma bien qu'il se soit acheté une télévision. Il aime aussi la lecture ; il lit surtout des romans policiers.

On ne lui connaît pas de parenté ; sa famille, c'est celle qui l'a recueilli, et pour lui, c'est tout son content. Pour tout dire, la vie de ce domestique a été bienheureuse malgré un triste départ, du moment qu'il est tombé dans une gentille famille et une bonne maison.

C'est ici que s'arrête notre récit en souhaitant au Luc de profiter longtemps de cette belle retraite. Il a eu de la chance d'avoir une bonne santé, et il l'a encore, à part quelques rhumatismes en vieillissant.

Fête romande et interrégionale

Tous les quatre ans, la Fédération romande et interrégionale des patois a sa grande Fête. Déjà, pour le 31 janvier, cinq Vaudois ont envoyé un travail pour le grand Concours dont nous avons parlé dans le dernier Conteur de 2008. Ces concours sont maintenant dans les mains des trois membres du jury, à savoir, Mesdames Marie-Louise Goumaz et Nicole Margot et Monsieur Pierre Devaud. Après, ils iront à Neuchâtel au Glossaire avec ceux de tous les coins où on parle le franco-provençal. Et puis

**Les 12 et 13 septembre,
(le samedi et le dimanche),**

ce sera la Fête. Pour cette fois, après Payerne (1993), le Val d'Aoste (1997), Saignelégier (2001) et Martigny (2005), ce sera le tour de la Savoie de nous recevoir à

Bourg-Saint-Maurice.

Jusqu'à Bourg-Saint-Maurice il y a un peu moins de 200km. Ce serait bien de nous trouver nombreux de l'Amicale et de l'AVAP, pour faire honneur à notre langage. Pour ça il nous faut nous inscrire tout de suite pour avoir la chance d'être bien logés. Nous ne pouvons pas encore vous dire combien ça va coûter. (Bien sûr, plus de deux fois ce que coûte une sortie d'un jour).

Pour vous inscrire pour le voyage, il vous faut téléphoner à Jean- Louis Chaubert ou à Pierre Guex.

Saleté de perroquet

Il n'y a pas seulement les gens qui peuvent faire des fautes et nous jouer des tours de coquin. Bien souvent les bêtes s'en mêlent aussi. Pour preuve, ces deux perroquets- des papagais, comme on les appelait autrefois- dont je vais vous raconter l'histoire.

Jean Counet avait un perroquet et une belle-mère. Il en aimait un et ne pouvait pas voir l'autre. Celui qu'il aimait avait des belles plumes rouges, jaunes, bleues, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. C'est vous dire que ce n'était pas la belle-mère. Pour celle-là, il ne pouvait pas la souffrir, quand bien même elle ne demeurait pas dans la même maison et qu'il ne la voyait que deux ou trois fois par année. Mais toutes les fois qu'elle venait en visite, c'étaient des remontrées, des histoires, des embêtements à n'en plus finir. Alors le beau-fils pour avoir la paix, laissait la belle-mère à la chambre de devant avec sa fille et lui s'en allait parler à son perroquet à la chambre de derrière.

Une fois, Jean Counet qui avait un baptême avait invité pour un petit repas quelques messieurs et dames qu'il connaissait : le conseiller et sa femme, qui était son cousin et qui lui tenait parce que le conseiller était riche et n'avait pas d'enfant- et puis le pasteur et sa dame, deux ou trois autres et même la belle-mère. Le dîner avait été ravigotant : du bouillon, une jardinière de légumes aux pommes de terre, du bouilli et puis de la viande. Sans compter deux sortes de salades : de la salade à tondre et de la vraie salade. Ils se sont relâché les pottes, il fallait voir ! Après le dîner, les gens s'amusaient, se charriaient. La belle-mère s'amusa à se moquer de son beau-fils. Celui-ci ne savait pas que lui répondre devant le monde. Tout à coup, voilà qu'on entend quelqu'un braquer- c'était le perroquet :

- Que le diable emporte seulement la belle-mère !

Vous pouvez penser à ce qui est arrivé. La belle-mère est devenue rouge comme une crête de coq, puis verte comme des feuilles de bettes, et puis blanche comme un linge. Alors, elle s'est évanouie et elle est tombée les quatre fers en l'air, pendant que le perroquet braillait toujours :

Que le diable emporte seulement la belle-mère !

Ma foi, pour ramener la paix, le pasteur a dit comme ça à Jean Counet :

- Votre perroquet est un peu mal élevé. Il vous faut me le donner quelque temps. J'en ai aussi un. On les mettra tous les deux dans une même cage. Le mien sait dire des bonnes paroles et il va sûrement en apprendre au vôtre, afin qu'il ne soit plus autant malhonnête. Ainsi dit, ainsi fait. Les deux perroquets furent enfermés tous les deux chez le pasteur.

Un mois après, celui-ci invite Jean Counet, sa femme et la belle-mère à boire une tasse de thé un dimanche après-midi à la cure. Pour leur faire voir comment le perroquet avait changé en bien, il fait mettre la cage sur la table et il essaie de faire parler les perroquets. Il leur disait : « Jacot !Jacot ! » Alors les deux perroquets se sont mis à parler. Celui du pasteur a dit :

- Que le diable emporte seulement la belle-mère !

Et celui à Jean Counet lui a répondu :

- Que ta prière soit exaucée !

Marc à Louis (C.V. du 26 mars 1921)

Le casse-tête

Réponse de celui de l'automne

C'est pas trop facile. En premier, il faut chercher la surface du trou et la surface du rouleau plein. Et puis il vous faut enlever la surface du trou de la surface du rouleau plein. Vous avez ainsi la surface d'une couronne. Après, vous pouvez calculer le quart de cette couronne, et lui ajouter la surface du trou. Puis divisez par pi (3,1416), cherchez la racine de ce que vous trouvez et doublez. Cela fait 8 centimètres à peu près pour la traversée.

Le nouveau

Il y a quelque part un beau pré carré de 4 ha. Tout à l'entour de ce pré, une barrière avec juste quatre ouvertures pour entrer et ressortir, une à chaque coin. Le pré est un peu marécageux ; en dehors, le long de la barrière, court un joli chemin.

Il y a deux gaillards sur leurs chevaux qui veulent faire une course du coin A au coin C, un sur le chemin (il peut y faire du 20 km à l'heure), l'autre à travers le pré (il peut y faire du 15 km à l'heure). Qui sera le premier ?